

Georgia d'Ulu Grosbard

Philippe Elhem

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1995). Review of [Georgia d'Ulu Grosbard]. *24 images*, (78-79), 60–60.

GEORGIA D'ULU GROSBARD

À vue de nez, *Georgia* réunissait toutes les caractéristiques d'un film dont il ne fallait pas attendre grand-chose. Un projet bâti pour et autour d'une actrice (la géniale Jennifer Jason Leigh, mais tout de même) par sa scénariste de mère (Barbara Turner, veuve de l'acteur Vic Morrow papa de la susnommée), filmé par Ulu Grosbard, un vétéran de la scène new-yorkaise dont la poignée de films réalisés à ce jour n'a pas laissé de grandes traces dans l'histoire récente du cinéma (*Straight Time*, *True Confessions*, etc.), traitant d'un sujet se déroulant dans le milieu contemporain du rock (la rivalité soft de deux sœurs dont l'une chante avec succès et talent et l'autre pas); bref, tous les ingrédients de la plus grande banalité cinématographique semblaient rassemblés pour un film de plus sur le showbiz américain.

Et pourtant, à l'arrivée, une œuvre attachante sinon passionnante, réalisée avec tact, remarquablement écrite et qui voit Jennifer Jason Leigh dépasser tous les clichés attachés à son personnage — celle de la fille sans talent, fragile et paumée, camée et alcoolique qui foire tout ce qu'elle touche — pour enfanter l'une des figures les plus touchantes vues depuis longtemps sur un écran de cinéma.

Georgia, à travers son interprète principale, nous offre le portrait vrai d'une sorte de Janis Joplin qui n'aurait pas les moyens de sa passion. Bref, Sadie Frost est une petite sœur d'Ed Wood. Comme lui, elle est ce condensé pathétique d'authenticité et de naïveté, de bonne volonté et d'incompétence dont la persévérance (pour lui) et la rage (pour elle) finissent par forcer notre admiration. *Georgia*, titre du film, est le



prénom de la sœur (bénie, elle, des dieux) de Sadie. Ce titre, a contrario, n'est là que pour placer à sa juste hauteur la barre de l'enjeu auquel Sadie n'a de cesse de vouloir se confronter: la gloire et le talent de Georgia qui fascine et exaspère sa cadette, et que la chanteuse adulée vit (en apparence) avec le plus grand détachement. Le film évite magnifiquement la confrontation psy et égoïtique entre les deux sœurs, campant avec maestria à la limite de tous les pièges sans tomber dans aucun. Le sommet du film est constitué par un morceau de bravoure filmé en temps réel, celui de «l'interprétation» par Sadie du «Take me Back» de Van Morrison,

au total huit minutes que lui concède Georgia dans le grand raout antisida auquel la chanteuse et son groupe participent en vedette. Chantant en direct avec ses moyens réels (limités), Jennifer Jason Leigh rend palpable la détresse éperdue d'une petite fille broyée par un rêve qui la dépasse mais auquel elle ne peut renoncer sous peine de disparaître avec lui. Sur l'écran n'existent plus au bout d'un moment que la douleur et la rage d'un ange déchu où il devient impossible de séparer l'interprète de son personnage. Bouleversant. ■

PHILIPPE ELHEM

LES ESCARGOTS DU SÉNATEUR DE MIRCEA DANELIUC

À l'occasion de l'inauguration d'une éolienne à la campagne, un homme politique manifeste l'envie de manger des escargots pour dîner. Même si ce n'est pas la saison, tous les habitants du village sont mis à contribution pour en trouver. Un drame s'ensuit qui bouleverse la communauté. Après s'être empoisonné avec les escargots et conduit comme un porc, le sénateur (Dorel Visan, excellent), retournera en ville le lendemain, comme si de rien n'était.

Cette charge féroce contre le régime post-Ceausescu pointe du doigt, en empruntant divers chemins de traverse, les mille et un défauts de la société roumaine: mentalités soumises héritées de l'ancien régime, comportements bestiaux, problèmes avec les minorités tzigane et hongroise, racket, spéculation éhontée et réforme agraire bancal, etc. L'époque n'est plus aux récits allégoriques, et Daneliuc ne met pas de gants blancs: le film est un véritable bain de boue

qui s'étale sur une heure quarante et qui n'épargne personne. La chasse aux Tziganes coupables de divers méfaits atteint des proportions apocalyptiques, difficilement supportables pour de nombreux spectateurs. Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, ce ton sarcastique monocorde finit par émousser la portée du propos qui vise à montrer que rien n'a changé, en définitive, dans ce pays depuis la «révolution». ■

GILLES MARSOLAI